

Un événement attendu : la correspondance de Théodore de Bèze

Autor(en): **Bergier, Jean-François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **10 (1960)**

Heft 4

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN ÉVÉNEMENT ATTENDU :
LA CORRESPONDANCE
DE THÉODORE DE BÈZE

Fruit d'une très longue patience, la *Correspondance de Théodore de Bèze* sort enfin du domaine des mythes : le premier d'une série d'au moins dix ou douze volumes nous arrive. Le projet de cette publication remonte aux dernières années du XIX^e siècle. Les grandes collections d'œuvres et de lettres des principaux réformateurs : *Corpus Reformatorum*, *Luther-Ausgabe*, *Calvini Opera* achevaient de paraître. Dans notre pays même, le vaillant érudit vaudois Aimé-Louis Herminjard avait produit tout seul les neuf tomes de la *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, collection fondamentale, mais qui ne dépassait point l'année 1544 ; personne n'osa jamais en assumer la suite : les exigences scientifiques de l'érudition actuelle découragent d'avance tout effort dans ce domaine qui ne soit pas collectif.

Cependant à Genève, le *Musée historique de la Réformation* fut créé en 1897 ; cette institution — qui n'a rien d'un musée — se vit assigner pour premier objectif de rassembler et de publier les lettres de Bèze. Un gros travail préparatoire fut accompli d'emblée par un excellent érudit genevois, Hippolyte Aubert de la Rüe ; mais à sa mort, en 1923, rien n'était encore publié ; le dossier passa entre les mains de son neveu Fernand Aubert qui se voua à cette tâche avec une entière abnégation. C'est ainsi qu'il accepta, à la fin de la dernière guerre, que lui fût adjoint M. Henri Meylan, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne : admirablement informé, méthodique mais décidé, M. Meylan a su reprendre tout le travail sur des bases scientifiques répondant aux exigences de la critique la plus moderne, afin de proposer aux historiens et aux théologiens des textes originaux, complets et parfaitement établis. Fernand Aubert disparu en 1957, M. Meylan fut assisté dans la dernière étape de cette préparation par un érudit non moins qualifié, M. Alain Dufour, à Genève ¹.

Est-il besoin de souligner l'importance exceptionnelle d'une telle publication ? Nul n'ignore la part prise par Théodore de Bèze dans

¹ Société du Musée historique de la Réformation. *Correspondance de Théodore de Bèze* recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par † Fernand Aubert et Henri Meylan. Tome I (1539-1555). Genève, Librairie E. Droz, 1960. Grand 8°, 225 pages. (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, vol. XL.)

l'histoire religieuse de la seconde moitié du XVI^e siècle. Or, cette seconde phase si critique et si complexe de la Réforme n'est pas encore connue avec la même précision que l'âge héroïque des premiers réformateurs ; et ceci en grande partie parce que les historiens ne disposent pas pour cette période de collections de sources de première main pareilles à celles dont nous rappelions plus haut les mérites. La *Correspondance de Th. de Bèze* comble donc une lacune, et ouvre des horizons nouveaux. Car il n'est guère de documents plus précieux que des lettres écrites au jour le jour par un témoin clairvoyant, mais aussi acteur passionné des événements politiques autant que spirituels. Certes ce premier volume, qui ne va pas au-delà de 1555, ne contient pas encore beaucoup de lettres très importantes ; il est davantage une introduction à l'œuvre et à l'action de leur auteur. Mais comme tel, il est riche des plus belles promesses.

Ces soixante-dix lettres (plus quelques pièces annexes) couvrent deux périodes très distinctes. Lorsqu'il écrit les dix premières, entre 1539 et 1542, Bèze n'a qu'une vingtaine d'années. Pour ses anciens condisciples d'Orléans, Alexis Gaudin et surtout Maclou Popon qui va commencer une belle carrière de magistrat à Dijon, il commente ses intérêts et ses soucis d'étudiant à Paris, évoque tel ou tel de leurs amis. Rien en cela de religieux ni de bien profond. Les préoccupations de la jeunesse se ressemblent de siècle en siècle. Bèze se montre le témoin des modes littéraires de son temps, mais il se plaint aussi de ses besoins d'argent, dont il ne reçoit jamais assez de ses « furies » — c'est-à-dire ses parents. Dans quelques passages d'une pompe exagérée imitée de quelque modèle antique apparaît un certain humour ; on en retrouve, avec plus de lourdeur, dans une pièce de vers adressée à Popon (lettre 5), également inspirée de Catulle ou de Propertius ; mais elle évoque plutôt la maladresse de certains poètes mineurs de la renaissance carolingienne ; Bèze raconte un rêve :

« ... sese meus obtulit Macutus,
Meae delitiae Macutus ; atque
Hac visus mihi voce gratulari :
Ni te plus oculis amo, Besaee,
Ni me sis mihi charior, Besaee,
... »¹

Un saut de plusieurs années nous amène à une lettre hors-cadre : la préface placée par Bèze en tête de son recueil de *Poemata* (1548),

¹ Bèze n'a pas craint de publier lui-même ces médiocres vers dans son recueil des *Poemata*, neuf ans plus tard ; il prit pourtant soin d'en modifier le destinataire : à Popon il substitua « Candida », inspiratrice de quelques accents de conventionnelle passion. Il regrettera plus tard ces erreurs de jeunesse.

adressée à l'humaniste allemand Melchior Volmar, son ancien maître. Elle révèle déjà l'influence de la pensée d'expression alémanique sur Bèze, que mettra bientôt mieux en valeur son amitié avec Bullinger. Quoique imprégnée d'un humanisme plus mûr, le propos de cette pièce demeure profane. Pourtant l'heure du drame a sonné, où Bèze se décide à rompre avec toute la tradition de son passé, avec la vie confortable d'un fils de famille adonné aux belles lettres. Depuis quelques années Bèze se sentait attiré par le courant nouveau de la pensée religieuse ; mais cette attirance demeurerait simple attitude intellectuelle ; elle ne comportait aucun engagement personnel, et Bèze illustre ce type d'esthètes que Calvin mit en demeure d'embrasser de toute leur âme et leur vie la cause de la Réforme dans sa violente *Excuse à Messieurs les Nicodémistes* de 1544. En fait, les « longues hésitations » de Bèze, dont M. Meylan a si bien groupé les témoignages et marqué les étapes dans un magnifique article récent ¹, dureront encore quatre ans. On en trouve plus loin l'écho dans ses lettres ; surtout dans la grande lettre-préface à sa *Confessio fidei* de 1560, adressée aussi à Melchior Volmar, qui ne sera publiée que dans un prochain tome ; mais déjà dans la lettre à son ami Claude d'Espence, catholique modéré que Bèze invite, en invoquant son propre exemple, à quitter la *via media* sur laquelle il demeure égaré : « Tu vero ita es Academicus... Crede mihi, mi Spensa, etsi vitanda est in tantis rebus temeritas, videndum est tamen etiam atque etiam ne dum ad manifestam etiam lucem nimium diu connivemus, justo tandem Dei judicio penitus caligare incipiamus. » Cette lettre, écrite de Lausanne en mai 1550, est sans doute l'une des plus riches de substance et l'une des plus belles du recueil.

Mais, sa décision prise, Bèze en assume toutes les conséquences, toutes les responsabilités. Il rejoint aussitôt Calvin à Genève et lui apporte son adhésion absolue et d'autant plus efficace qu'elle semble avoir été sans conditions ni faille d'aucune sorte. Une nouvelle époque s'ouvre dans la vie de Bèze, et nous percevons parfaitement cette rupture au travers de ses lettres : il n'est pas de contraste plus net que celui qui vient opposer à la préface mondaine des *Poemata* de juin 1548 l'épître adressée au naturaliste zurichois Conrad Gesner et publiée en août 1549 : il s'agit cette fois d'un pamphlet violent, insolent même ; la victime en est un chanoine de Breslau, Jean Cochlaeus, qui s'était permis d'attaquer Calvin : la réponse qu'il s'attire de la part du calviniste de si fraîche date le traite de bête monstrueuse digne de figurer dans l'ouvrage d'histoire naturelle de Gesner (d'où le destinataire d'une lettre qui ne le concernait pas

¹ H. MEYLAN : *La conversion de Bèze ou les longues hésitations d'un humaniste chrétien*, dans « Genava » n. s. VII (1959), p. 103-125.

autrement). Bèze y révèle d'entrée de jeu une orthodoxie calvinienne absolument stricte : c'est là croyons-nous un aspect important de cette correspondance, sur lequel nous reviendrons plus bas.

Le ton a tout à coup changé mais avec lui la portée et l'intérêt du recueil. Nous voici plongés *in medias res*, en pleine réalité de la Réforme, en pleine bataille — le mot n'est pas trop fort. Désormais, la cause du protestantisme suffira seule à nourrir une correspondance infatigable comme elle occupera l'esprit tout entier de son auteur. Toutefois il convient de distinguer les lettres personnelles, messages adressés à ses collègues et amis, des épîtres de caractère public, écrits pour défendre une position — celle de Calvin — ou pour attaquer une doctrine hétérodoxe. Bien qu'adressée à quelque personnage plus ou moins en cause, comme Gesner dans celle que nous citons plus haut, et qui est souvent pris à témoin, ces lettres sont destinées à frapper un large public ; à cet effet, elles figurent en général en guise de préface de quelque livre ; mais elles peuvent aussi bien être imprimées à part, comme un pamphlet facile à distribuer sous le manteau. Ici apparaît un domaine où Bèze s'affirme très vite comme un maître habile : la propagande, dont on sait l'importance qu'elle a joué dans toutes les phases de la grande querelle religieuse du XVI^e siècle ¹. On doit savoir gré aux éditeurs de la *Correspondance* de n'avoir pas négligé ces « lettres ouvertes », même si elles n'appartiennent au genre épistolaire que par la présence d'une adresse et d'une salutation. Ainsi trouvons-nous désormais rassemblé ce qui était jusqu'ici dispersé et méconnu. Il est toutefois trop tôt pour définir une méthode de propagande propre à Bèze, au travers de cinq années seulement au service de la Réforme. Le procédé qui consiste à ridiculiser lourdement l'adversaire pour mieux faire ressortir la seule vérité raisonnable est trop répandu, de part et d'autre et à tous les niveaux de la société et de l'esprit au XVI^e siècle ², pour que nous nous étonnions de le trouver maintes fois sous la plume de Bèze, et pas seulement dans sa correspondance ³.

Cette tonalité nouvelle de la correspondance inspirée par la passion religieuse de Bèze, nous la retrouvons aussi dans les lettres qu'il écrit à ses amis, sans apprêts et comme au fil de la plume. Si l'on y

¹ Un récent ouvrage collectif a révélé quelques *Aspects de la propagande religieuse*, Genève, Librairie E. Droz, 1957 (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, vol. XXVIII).

² Voir par exemple, dans le volume *Aspects de la propagande...* les contributions de MM. H. Meylan, A. Dufour ; et l'on pourrait citer bien d'autres exemples.

³ On consultera, pour s'en convaincre, la *Bibliographie des œuvres théologiques, littéraires, historiques et juridiques de Théodore de Bèze* dressée par † Frédéric Gardy et publiée par Alain Dufour, Genève, E. Droz, 1960, 244 p. (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, vol. XLI).

admire la même rigueur, la même force de jugement, on y sent plus d'humanité, un sang moins froid. La première lettre écrite de Lausanne, par laquelle Bèze assure son vieil ami Maclou Popon que sa rupture avec le passé et son pays n'a altéré en rien son amitié pour lui, est empreinte d'une émotion naturelle qui l'emporte en qualité sur tous les essais littéraires de naguère.

C'est à cette époque, dans l'hiver 1549-1550 où il s'est installé à Lausanne pour y enseigner le grec à l'Académie, que Bèze ouvre la grande série de ses lettres que j'appellerai politiques, parce que presque chacune d'entre elles propose à son destinataire un véritable tour d'horizon de l'actualité réformée en Europe. Or, c'est là sans l'ombre d'un doute l'aspect le plus important de la Correspondance. Bèze y fait preuve d'un sens politique, d'un réalisme, d'une largeur de vue exceptionnels. A cet égard, il s'avère plus avisé que Calvin, et plus diplomate. L'intérêt qu'il a porté dès le début à tous les événements qui marquaient l'évolution de la Réforme, dans tous les pays, a été la source première et essentielle de son action, plus tard, comme chef du protestantisme en Europe. Ce n'est pas le moindre mérite de la publication dont nous rendons compte ici que d'avoir fait ressortir ce souci constant et toujours anxieux d'une information précise et objective, d'autant plus singulier qu'il était rare en un temps où les nouvelles circulaient avec lenteur et se déformaient à mesure. Bèze sut créer autour de lui un réseau de correspondants dont les renseignements se complétaient les uns les autres et permettaient une vue d'ensemble objective. Il s'empressait alors d'en faire connaître l'essentiel à ses collègues et à ses camarades de combat : Calvin bien sûr, s'il n'était pas à ses côtés, mais surtout son ami zurichois Bullinger, dont les écrits réformateurs avaient eu sur sa conversion une influence toute particulière.

Or, les soucis politiques de Bèze ont une double nature ¹. Il s'agit d'une part de la situation de la Réforme dans le monde, partout où elle est menacée. A la période des débuts glorieux succède, à partir des années 1550, un temps d'arrêt. La Contre-Réforme s'organise ; le Concile de Trente entreprend de lui donner des armes spirituelles plus robustes ; l'inquisition, la répression commencent à se faire partout plus dangereuses. En Suisse, et à Genève même, toutes les difficultés ne sont pas surmontées : qu'il suffise de rappeler les dissensions

¹ « Politique » s'entend ici dans un sens large ; les idées politiques de Bèze à proprement parler n'apparaissent guère encore dans la période qui retient ici notre attention. Cf. à ce sujet les essais de ROBERT M. KINGDON : *The First Expression of Theodore Beza's Political Ideas* dans « Archiv für Reformationsgeschichte », 46 (1955), p. 88-100 ; et *Les idées politiques de Bèze d'après son « Traité de l'autorité du Magistrat en la punition des Hérétiques »*, dans « Bibl. d'Humanisme et Renaissance », 22 (1960), p. 566-569.

entre Calvin et MM. de Berne, dont les lettres de Bèze sont si souvent l'écho dans les années 1554-1555. Mais au-dehors, la partie est plus serrée encore : en Allemagne, l'équilibre des forces religieuses est une source de perpétuelles appréhensions ; en Italie, les espoirs de voir la foi nouvelle se répandre dans de larges milieux intellectuels sont amèrement déçus ; en Angleterre, le règne de Marie Tudor, « Jézabel » moderne, ouvre en 1553 une ère d'angoisse et de sang ; en France surtout, catholiques et protestants s'engagent dans une épreuve de force incertaine mais capitale, elle aussi sanglante et terrible, et qui affecte d'une façon particulière un Bèze demeuré attaché à son pays natal, à sa famille. Lettre après lettre, on le voit pointer sur la carte d'Europe les progrès mais surtout les reculs ; son pessimisme clairvoyant lui fait apercevoir les points faibles, redouter les défections. S'il n'est pas encore en état d'agir ailleurs que sur le plan local des relations avec Berne et les autres cantons, il observe par-delà les frontières et jette les bases d'un front commun des confessions réformées.

Cependant il est un autre front sur lequel il faut combattre et où Bèze ne dépose pas les armes un seul instant. Pour que la Réforme ne se dissolve pas dans un individualisme intellectuel ou dans une multitude de sectes, il devient indispensable de lui imposer une théologie absolument stricte. Hors de l'orthodoxie, il n'y a pas de salut possible pour le protestantisme. Et l'orthodoxie, c'est naturellement la pure doctrine de Calvin. Sur ce point aussi, le témoignage de la *Correspondance* est d'une importance décisive. A peine Bèze est-il arrivé à Genève auprès du réformateur qu'il prend la plume pour le défendre : c'est la lettre à Gesner contre Cochlaeus que nous avons déjà citée ; mais il s'agit moins d'une discussion d'idée que d'une moquerie hargneuse. Plus loin, le ton s'apaise parfois, le débat y gagne en clarté, en élévation et semble-t-il en force de persuasion : mais c'est là un jugement *a posteriori* qui ne tient pas compte de la mentalité des gens du XVI^e siècle. Il demeure incontestable que, tout excellent théologien qu'il est, Bèze ne prétend pas faire autorité en matière de dogmatique ; ce qu'il en dit n'est que commentaire ou paraphrase de ce qu'il a appris de Calvin, auquel son adhésion est totale. Il n'y a pas, dans ces lettres, de véritable exposition dogmatique, et les seules remarques qu'il se permet d'adresser à Calvin portent sur la forme, c'est-à-dire sur l'emploi de l'expression écrite de sa pensée théologique à des fins apologétiques, en d'autres termes de propagande religieuse (lettre 23). Bèze a préféré l'action, parce qu'il en mesurait la nécessité politique, mais aussi parce qu'il s'y sentait porté par quelque disposition de son esprit. C'est cette conjonction d'une vaste culture humaniste, d'une intelligence synthétique, d'un don certain pour la communication avec autrui, la didactique et la

persuasion, si sensible à chaque ligne de sa correspondance, avec son goût de l'autorité politique, son sens du droit et son habileté diplomatique qui ont fait de Bèze, travailleur infatigable, le chef de file de la seconde génération des réformateurs.

Si Théodore de Bèze n'a pas eu, du vivant de son maître, d'autre pensée théologique que celle de Calvin, sa correspondance n'en offre pas moins quelques éléments précieux aux historiens de la théologie, précisément dans ce sens où le souci de l'orthodoxie détermine l'action d'un chef. Autant que de l'actualité politique, il se tient au courant de l'actualité théologique, prêt à fulminer l'anathème — et avec quelle rage — contre quiconque paraît sortir de l'orthodoxie telle qu'il l'a admise une fois pour toutes. S'il n'est pas sûr, il s'empresse de prendre l'avis de ses amis : à propos de l'Italien Gribaldi dont il suspecte les idées sur la Trinité et sur les deux natures du Christ, il consulte d'abord Vergerio, puis Bullinger (lettre 67). Chaque fois qu'il prend parti pour Calvin, ses lettres proposent une interprétation singulièrement pénétrante de sa théologie, et le disciple fidèle a été aussi son agent de diffusion le plus remarquable. Il a suivi avec attention les scandales provoqués par les hérésies de Bolsec et de Servet, faisant part de ses réflexions à Bullinger. Mais à cet égard, les lettres les plus intéressantes sont celles de 1555 : année décisive dans l'histoire du protestantisme de langue française ; à Genève, la désunion qui sépare Calvinistes et Libertins dans sa phase aiguë et aboutit après l'échauffourée du 16 mai à la victoire définitive des Calvinistes : conclusion d'un vieux débat où les discussions religieuses se sont greffées sur un état politique instable, sur une situation sociale affectée par l'afflux brusque et massif des réfugiés¹ et sur une révolution économique qui bouleverse les structures genevoises autant et plus que celles de l'Europe entière. Cette affaire pénible a des suites plus douloureuses encore dans le conflit qui oppose les calvinistes à MM. de Berne. Bèze y réagit d'autant plus vivement qu'il s'y trouve mêlé de par sa position officielle à l'Académie de Lausanne. Il prend une part active aux discussions qui opposent les adversaires sur le sujet de la prédestination, sur les sacrements, sur la communion avec Christ. Il publie alors sa *Tabula Praedestinationis*, à propos de laquelle il consulte Calvin dans une lettre importante du 29 juillet (lettre 64). On voit à ces quelques exemples avec quelle sensibilité la *Correspondance* enregistre semaine après semaine l'évolution politique et théologique de la Réforme.

Bien entendu, les lettres de Bèze contiennent mille autres informations utiles sur maints domaines. En particulier sur l'Académie

¹ Que révèlent les listes saisissantes récemment publiées par PAUL-F. GEISENDORF : *Livre des Habitants de Genève*, tome I, 1549-1560. Genève, Librairie E. Droz, 1957 (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, vol. XXVI).

de Lausanne et ses étudiants. Bèze leur consacrait beaucoup de temps, et s'occupait personnellement des jeunes gens qu'il avait la responsabilité d'élever et d'instruire. Il en avait en pension chez lui ; il s'occupait d'en placer d'autres, d'organiser des échanges d'une ville à l'autre. Sa correspondance avec Bullinger est remplie de cette préoccupation pédagogique. Bèze s'y montre sévère sur la conduite et la tenue morale des étudiants, et se plaint plus d'une fois des petits scandales causés par les boursiers zurichois à l'Académie.

Autre intérêt : la fréquente mention des porteurs grâce à qui la lettre va atteindre son destinataire. Souvent d'ailleurs, la raison même de l'écrire est de recommander le porteur : c'est un ami, un collègue, un érudit en voyage de recherches. D'autres fois, la lettre est confiée à un marchand en route pour ses affaires (on sait leur importance dans la diffusion des nouvelles et des idées jusqu'à l'institution des courriers postaux) ou à quelque artisan qui va chercher fortune ailleurs. Lorsque le porteur n'est pas un familier, la prudence s'impose, car on ne sait jamais quelle indiscretion peut être commise.

Enfin on rencontre quantité d'allusions aux conditions de la vie : maladies — les épidémies de peste sont fréquentes et toujours inquiétantes —, voyages ; les nouvelles d'amis et de connaissances abondent : Bèze signale les œuvres nouvelles de ses collègues, parle de leur famille, de leur santé, de leurs affaires même, s'intéresse à chacun, non sans humour parfois. Il y a là un côté familier, plus intime, qui n'est pas négligeable pour qui cherche à deviner l'homme au travers de ce qu'on pourrait appeler une correspondance d'affaires.

Après être longtemps demeuré dans l'ombre, Théodore de Bèze suscite depuis quelques années un intérêt nouveau ; quelques œuvres oubliées ont été remises en honneur, des essais publiés. L'an dernier, un colloque réunissait autour de M^{lle} Droz et de M. Meylan, à Genève, quelques amis du réformateur ; et cette année paraissent coup sur coup deux ouvrages fondamentaux : la *Bibliographie* et le premier tome de la *Correspondance*. Il faut s'en réjouir, et en féliciter les promoteurs de cette renaissance des études sur Bèze. Et avant tout les éditeurs de cette *Correspondance*, publiée avec tant de soin et d'érudition (presque trop : certaines notes sont un peu obscures aux non-initiés). C'est à eux que nous devons de voir se préciser une des figures les plus éminentes de la seconde moitié du XVI^e siècle. Surtout, la *Correspondance* de Bèze est un grand document d'humanisme historique, et d'histoire européenne ; tout y prend des proportions qui font éclater les cadres d'une optique locale ou nationale. On y sent vibrer un esprit qui embrasse d'un seul regard tout l'Occident déchiré par les guerres religieuses. Le lecteur y trouvera une résonance singulièrement actuelle, un message émouvant de courage et de foi.

JEAN-FRANÇOIS BERGIER.